

La guerre de Cinq cents ans

Jean-Louis Sagot-Duvauroux, série d'articles publiés dans *L'Humanité* (décembre 2004).

Depuis cinq cents ans qu'elle est entrée dans ce qu'elle a elle-même nommé la modernité, l'Europe blanche a conquis le monde. Certaines parties de notre planète, parfois des continents entiers ont été vidés de leurs habitants par la guerre et le génocide pour laisser place libre aux conquérants. L'Afrique subsaharienne a été transformée en vaste réserve à marchandise humaine et soumise, durant les trois siècles et demi que dura cette épouvante, à une désintégration générale et sans espoir. Puis la conquête coloniale prit le relais. L'issue de la guerre, on la connaît : au début du XX^e siècle, les nations blanches s'étaient formellement partagé la planète et le butin.

Cinq cents ans, c'est long. Suffisamment pour que les représentations et les souffrances provoquées par une si longue histoire se présentent à l'esprit comme de puissantes évidences. Comme la nature des choses. Culture de guerre tenue par cinq siècles d'enracinement. Notre langage lui-même en est puissamment impressionné.

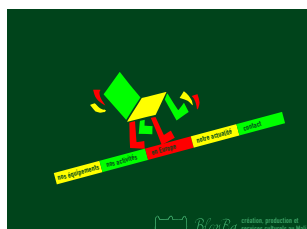
Un lourd secret caché derrière les mots Blancs et Noir

Prenons les mots Blanc et Noir. Un Blanc et un Noir. Quoi de plus évident, d'apparence plus anodin que ces appellations portées sur des humains dont en effet, certains ont la peau claire et d'autres la peau sombre. Un Noir, une Noire ? Disons : toute personne dont la physionomie indique qu'elle a des origines proches ou lointaines en Afrique subsaharienne. Oui, ça marche. Une Blanche, un Blanc ? Tentons la symétrie. Ça donnerait : toute personne dont la physionomie indique qu'elle a des origines en Europe. Ah non, tiens, dans ce sens-là, ça ne marche plus. Si ça marchait dans ce sens-là, de Condoleeza Rice, d'Aimé Césaire ou de Pelé, je pourrais dire sans problème : ce sont des Blancs. Et vous, tout de suite, vous penseriez : ce type a un sérieux problème. C'est que les appellations Blanc ou Blanche, avec leur majuscule, ne signalent pas d'abord l'apparence physique, mais d'abord la « race pure ».

Race pure ? Notion purement raciste. Je vous parlais d'une culture de guerre camouflée dans le paysage au point de s'y fondre.

Réparation du dommage colonial

Cette histoire pèse durement sur le monde contemporain et désormais sur les pays colonisateurs eux-mêmes, familialement reliée pour des millions de leurs membres aux peuples naguère assujettis. Les dégâts sont de trois ordres. Il y a d'abord ce qui est matériellement réparable. Il suffit de tracer les courbes comparatives des avancées du progrès en métropole et dans les colonies : voirie, enseignement, infrastructures sanitaires, pro-



duction et distribution d'eau ou d'énergie... Dès lors que nous pensons utile pour notre société planétaire d'établir entre nous une paix juste, cette discrimination est identifiable, évaluable, réparable. Réparation du dommage colonial. Le travail reste à faire.

Il y a ce qui est irréparable. La souffrance passée. Les vies interrompues par millions. Les humains mis à la vente comme des marchandises. Les peuples et les civilisations englouties par le génocide. Face à ces irréparables désastres, nous n'avons d'autre issue que d'en faire un signe pour tous, un appel tragique au refus de l'inhumanité. Comme les juifs l'ont fait avec la *Shoah*. Le travail reste à faire.

Il y a enfin les dégâts symboliques réparables. La censure portée sur l'histoire ancienne de l'Afrique est réparable. On peut dissoudre l'hostilité non-pensée qui entoure l'islam en Europe. On peut déverrouiller l'eurocentrisme des programmes scolaires dans les pays francophones du Nord. La dévalorisation coloniale et la persistance des clichés racistes ont pour destinée possible de se transformer en feuilles mortes et d'être emportées par un bon vent. Ce travail peut être engagé tout de suite, par chacun d'entre nous, où que nous soyons placés. C'est à ça que je me suis employé en écrivant mon livre « On ne naît pas Noir, on le devient », et je l'ai fait en premier lieu pour les millions d'enfants que l'Europe et l'Afrique ont désormais en commun. Je l'ai fait pour mon fils Djibril qui est dans ce cas.

Happés par la langue française

Pour comprendre la profondeur et la nouveauté du travail, regardons une fois de plus du côté du langage, c'est-à-dire au cœur de ce que dit le mot francophonie tel qu'il est né de l'histoire, de cette histoire. Dans beaucoup de familles africaines vivant en France, la langue de la maison, c'est le bambara, le soninké, le wolof. Surtout les mères. Beaucoup de mères ne parlent pas français. En tout cas pas à la maison. Mais par un phénomène au premier abord surprenant, c'est en français que les enfants entrent dans le langage. Spontanément, ils choisissent la langue de la crèche et de la télé. Disons plutôt que par l'effet d'un déséquilibre historique contre lequel leur esprit n'a rien pu, ils sont choisis, happés par elle. Quand ils grandissent, les quelques hésitations lexicales qui s'étaient glissées malgré tout dans leur francophonie spontanée se rabotent au profit du français. L'esprit de ces enfants, le socle de leurs représentations ont été construits dans une langue latine qui sédimente l'essence de la civilisation française.

Le sens commun, partagé par la plupart des antiracistes, voudrait que ces enfants soient de petits Maliens éventuellement susceptibles de s'intégrer à la francité. C'est le contraire. Ils naissent à la culture en Français. Peut-être un jour auront-ils la chance de faire aussi le voyage intérieur vers la civilisation de leur père. C'est tout à fait souhaitable. Ça leur fera le plus grand bien. « Devenir » Malien, ajouter de la malianité à sa francité, quand on est un petit Français dont le père vient du Mali, c'est une expérience d'une fécondité miraculeuse. Mais cette initiation spirituelle n'est pas donnée par avance. Elle est barrée par les puissants effets spirituels de la guerre de Cinq cents ans. Alors, retournant l'enclos de la couleur, le jeune Noir français se construit en place de cette Afrique perdue un blackisme à la française, une figure française du Noir avec laquelle il va répondre au regard blanc, français, sur les Noirs. La culture ne s'hérite pas par les gènes.

Et si nous commençons par nos enfants ?

Qu'on le veuille ou non, qu'ils le veuillent ou non, ces enfants, leur langue, leurs souvenirs d'enfance, leurs perspectives d'avenir, leurs relations, leur blackisme, leur future contribution aux pensions de retraite et même leurs papiers sont français. Ils sont le

peuple. Mais ils sont le peuple au sein d'un peuple dont le modèle de référence ne leur correspond pas. Du coup, la partie du peuple qui correspond au modèle de référence peine à les reconnaître comme faisant partie des siens. Avec une bonne volonté qu'on ne peut mettre en doute, beaucoup s'échinent à construire les euphémismes à travers lesquels s'expriment à la fois leur bienveillance antiraciste et le sentiment spontané que ces enfants leur sont extérieurs. « Enfants africains » qui n'ont connu que l'Europe. « Enfants immigrés » nés à Montreuil ou Mantes-la-Jolie. Jeunes à qui l'on rappelle sans cesse qu'ils sont « issus de l'immigration » et voués aux fourches caudines de l'« intégration ». Corps étrangers.

Reconnaissons tout simplement qu'ils sont nos enfants. Abolir la frontière Nord-Sud est désormais une urgence française, une urgence francophone, parce que cette ligne de front traverse et parfois torture notre peuple lui-même. Parce que ce sont nos filles et nos fils qui en souffrent. Reconnaissance au lieu d'intégration. Reconnaissance qu'ils sont, sous des formes inédites, la libre continuation de notre histoire, et non des intrus condamnés à ce statut de sujets abolis par la Révolution française, puis rétabli par la République dans ses colonies. Reconnaissance qu'ils ouvrent l'histoire française vers la constitution d'une société planétaire capable de résister aux nouvelles formes mondialisées de la domination.

Nos enfants sont habités d'une nouvelle donne. Ils sont bien placés pour clore la guerre de cinq cents ans et rouvrir la route. Ne la leur barrons pas de nos vieilles frontières.